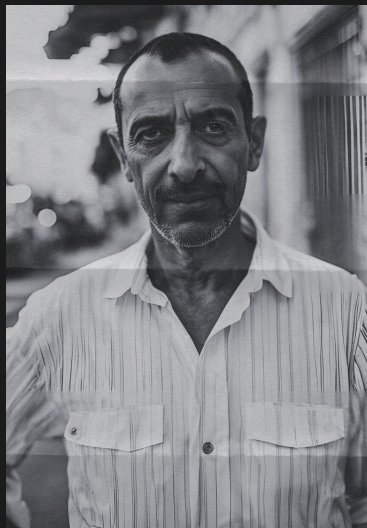
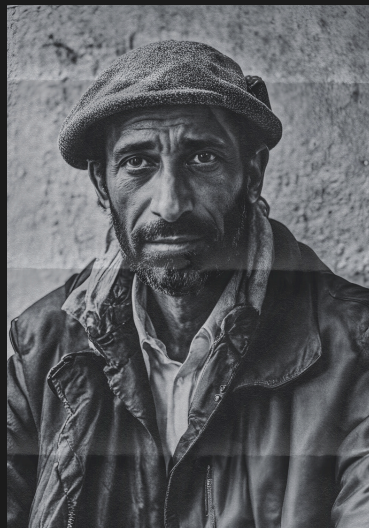
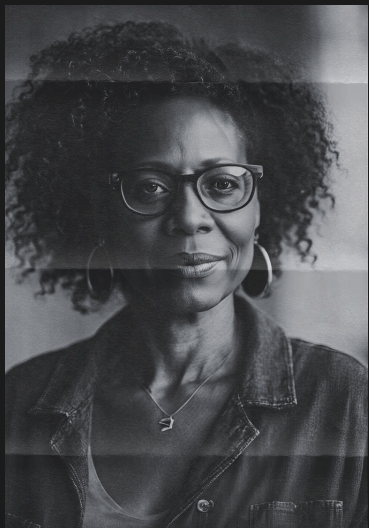
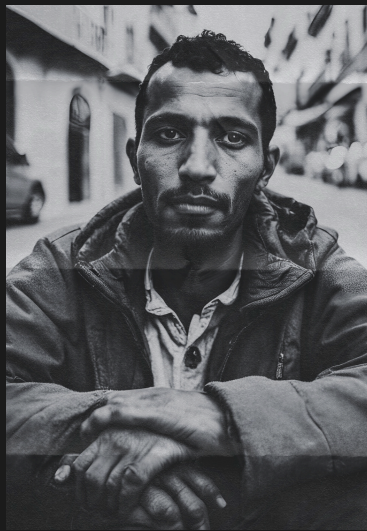
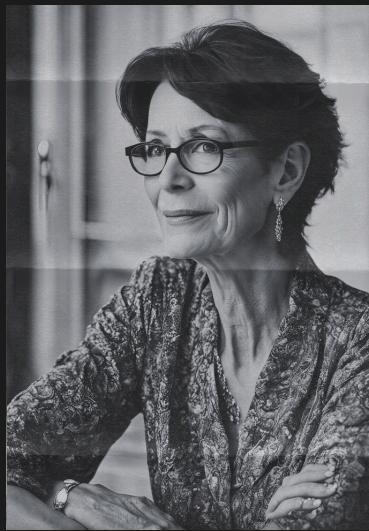


2025



# ANASGA SO

insta : [nagamedias](#) / facebook : [nagapanik](#)



# UN PHARE PLUS SOMBRE DANS LA NUIT

Ce sont nos Frères et Sœurs d'ici, de France, d'Europe, du monde. Des êtres humains qui essaient de donner un sens à l'incohérence de leurs vies ou pas. L'un d'entre eux nous a dit que raconter son histoire, c'est avoir une histoire commune avec l'humanité.

'Je suis tous ces gens, nous sommes Vivants !'



# **UN PHARE PLUS SOMBRE DANS LA NUIT**

**Recueil  
de  
paroles,  
de vies,  
d'espoirs  
et de  
doute**

## **NOTE INTRODUCTIVE**

**Recueillir la parole des SDF, des migrants, des plus démunis, des sans-dedans et des sans-dehors, sans la travestir ni la normaliser. Laura Hurt et son équipe de NAGA ont investi entre novembre 2024 et janvier 2025, les accueils de jour et de nuit de Nice avec la soutien du CCAS de la Ville de Nice, ainsi que des centres dirigés par des associations. Des centaines de personnes ont été questionnées, interviewées, non pas sous une forme stricte journalistique mais par l'intermédiaire de discussions, de rires, de coups de gueule... pas seulement des personnes précaires, mais aussi des professionnels du domaine social. Ainsi est né un projet humain, sincère, touchant, parfois violent. Ce recueil de vies brisées nous plonge dans l'intime d'humains, de morceaux de vie partagés en toute confiance pour un témoignage des générations passées mais aussi futures. Nous sommes très loin d'un modèle préfabriqué, empreint de fausse réalité, ici on ne ment pas, tout est vrai (sous couvert d'anonymat, et d'un mélange des vies afin de faire naître un unanimité des parcours, pour plus de discrétion face à certaines situations complexes). Ces personnes nous disent le monde d'aujourd'hui et d'hier, le regard tourné vers l'avenir, à travers leurs vies, leurs expériences, leurs aventures, leurs failles. Ce texte est créé à partir de matières orales, journalistique. De fait nous entendons et découvrons sous le couvrant, des discours bruts, des voix différentes et un vrai lâcher-prise. Ainsi en résulte un projet réellement expressif, spontané et terriblement vivant. Sans travestir les propos, plusieurs monologues ont été construits avec plusieurs couches cohérentes et étrangement logiques, pour ne former qu'une seule trame, alternant passé, présent et futur. Plusieurs histoires humaines. Faire sens où il n'y a pas de cohérence. Une histoire commune, la vie. Ce sont des personnes se définissant en tant que citoyens du monde, d'origines sociales différentes, de différentes cultures, de différents âges, avec des parcours de vie truculents, parfois étranges et surprenants.**

# SARAH

Témoignage de Sarah, assistante sociale à Nice

« En tant qu'assistante sociale à Nice, je suis confrontée quotidiennement à la détresse des personnes sans domicile fixe. Si je tiens à saluer l'engagement de certains agents et bénévoles, il faut malheureusement reconnaître que les moyens alloués par la Mairie sont loin d'être suffisants pour répondre aux besoins réels de cette population vulnérable.

Les dispositifs d'accueil actuels manquent de places, surtout en période hivernale. Nombreux sont ceux qui se retrouvent sans solution, même après avoir parcouru plusieurs structures dans l'espoir de trouver un hébergement pour la nuit. Les centres existants sont souvent saturés, et le manque de personnel formé ne permet pas d'assurer un accompagnement digne de ce nom. De plus, les conditions matérielles des lieux d'accueil laissent à désirer. Certains espaces manquent de tout, ou simplement d'un environnement chaleureux et sécurisé. Les distributions alimentaires, bien qu'essentielles, sont trop souvent gérées avec des budgets réduits, ce qui limite leur fréquence et leur qualité.

Face à cette situation, nous ressentons un profond sentiment d'impuissance. Les besoins des SDF ne se limitent pas à un toit ou un repas ; ils nécessitent également un suivi social, médical et psychologique adapté. Or, ces services sont dramatiquement sous-financés.

Il est urgent que la Mairie de Nice prenne conscience de l'ampleur du problème et accorde davantage de moyens pour améliorer l'accueil et l'accompagnement des sans-abris. La solidarité ne peut pas reposer uniquement sur les épaules des associations et des citoyens. Nous avons besoin d'une véritable politique sociale locale, ambitieuse et respectueuse de la dignité humaine. »

*Ce témoignage illustre un cri d'alarme qui, malheureusement, résonne dans de nombreuses villes de France.*

# ANAIS

Témoignage d'Anaïs, 26 ans, sans domicile fixe à Nice

« J'ai 26 ans, et je vis dans la rue à Nice. J'ai essayé de m'en sortir, à demander de l'aide, mais tout ce que je récolte, c'est de l'humiliation et du mépris. On parle des "services sociaux", des "associations humanitaires" et de toutes ces belles promesses, mais la réalité, c'est qu'on nous traite comme des moins-que-rien. Moi je veux récupérer la garde de mon fils.

Quand je vais dans un centre d'accueil, c'est à peine si on me regarde dans les yeux. Souvent, il n'y a pas de place. Et quand il y en a, les conditions sont terribles : des lieux bondés, avec des gens qui crient, qui se battent, qui insultent. Il y a des lieux où je ne vais plus. On nous donne des repas à la va-vite, et encore, il ne faut pas espérer un suivi ou une vraie écoute. Il y a des associations qui prétendent nous aider, mais elles se contentent de récupérer les subventions et de montrer qu'elles font quelque chose sur le papier. Sur le terrain, c'est autre chose : elles disparaissent dès qu'on a vraiment besoin d'elles.

Ce qui me fait le plus mal, c'est le regard des gens ici. Les gens nous méprisent. On se fait insulter dans la rue, moquer. Certains nous disent d'aller travailler, comme si c'était aussi simple. Mais qui voudrait embaucher une fille comme moi, qui dort par terre et qui n'a rien ? J'en suis arrivée à vendre mon corps près de la gare pour pouvoir manger et m'acheter des protections hygiéniques. Vous savez ce que ça fait de se regarder dans une vitrine et de ne plus se reconnaître ? Parfois, je me demande si je ne devrais pas partir, mais pour aller où ? Partout, c'est pareil.

Je suis outrée de voir comment cette ville prétend être une vitrine pour le tourisme et le luxe, mais elle laisse ses habitants crever dans l'indifférence. On nous ignore, on nous exploite, et on nous méprise. J'ai 26 ans, et je ne sais même pas si je vais tenir jusqu'à mes 30 ans. »

*Son témoignage reflète une réalité, ma réalité et souligne les failles d'un système qui laisse les plus vulnérables sur le bord du chemin.*

# KARIM

Témoignage de Karim, 40 ans, sans domicile fixe à Nice

« J'ai 40 ans et je suis à la rue. Je viens d'une autre région, mais je suis arrivé à Nice en pensant trouver un peu de chaleur, des aides, quelque chose pour m'en sortir. Je me suis trompé. Nice, c'est une ville pour les riches, pas pour des gens comme moi. Quand je vais voir les services sociaux, j'ai l'impression d'être un déchet. Ils te regardent avec pitié, mais ils ne font rien pour toi. Tout est compliqué : il faut remplir des papiers, attendre des semaines, et souvent, tu repars les mains vides. Quant aux centres d'accueil, je n'ai pas de mots. Ils sont pleins à craquer et parfois, tu te sens plus en danger dedans que dehors. Une fois, je me suis fait voler le peu que j'avais pendant que je dormais. Et puis, il y a ces associations qui se vantent d'aider les sans-abris. Elles obtiennent des subventions, elles parlent de solidarité, mais sur le terrain, elles ne sont pas là. C'est un mensonge, un business qui tourne sur notre dos.

Le pire, c'est le mépris des gens ici. A Nice on te regarde avec dégoût, ils te jugent, ils se moquent. Moi, je n'ai plus de dents à force de vivre comme ça, et je les entends rire derrière moi, chuchoter des trucs. Comme si je n'étais pas humain. Mais ce sont eux qui passent devant toi sans te regarder, sans même te dire bonjour. Je n'ai pas le choix. Je dois survivre. Pour manger, je fais des trucs que je n'aurais jamais imaginé. J'ai commencé à proposer des "services" dans des clubs ou à des hommes. Je ne suis même pas homosexuel, mais ça leur est égal. Ils paient, et moi je ferme les yeux, parce que je n'ai rien d'autre. Vous savez ce que ça fait, de vendre ton corps pour un repas ? De perdre toute dignité, tout espoir ?

Nice, c'est une ville qui brille pour les touristes, mais qui écrase les gens comme moi. On n'existe pas, sauf pour être moqués ou ignorés. J'ai 40 ans, et je ne sais pas combien de temps encore je vais pouvoir continuer comme ça. »

*Le témoignage de Karim met en lumière l'abandon et l'injustice vécus par les sans-abris, révélant une société qui tourne le dos à ses membres les plus vulnérables.*

## Témoignage de Claire, responsable d'un service social à Nice

« En tant que responsable du service de lutte contre la précarité à Nice, je tiens à rappeler que la ville déploie des efforts considérables pour venir en aide aux personnes sans domicile fixe. Des centres d'accueil sont ouverts, des repas sont distribués, et des associations sont subventionnées pour accompagner ces populations. On entend souvent des critiques ou des plaintes, mais il faut aussi regarder la réalité en face : on ne peut pas tout faire pour eux.

Il est facile de pointer du doigt les services sociaux ou la municipalité, mais les SDF doivent aussi faire leur part. Beaucoup se complaisent dans leur situation, refusant les opportunités qui leur sont offertes. Nous proposons des formations, des démarches pour réintégrer la société, mais certains préfèrent rester dans l'assistanat, sans chercher à changer leur quotidien. Ce n'est pas une question de moyens, mais souvent d'état d'esprit.

Les équipes sur le terrain travaillent dur, et c'est décourageant de voir certains profiter du système ou rejeter les efforts mis en place. Oui, il y a des situations compliquées, des histoires de vie difficiles, mais tout le monde a le pouvoir de s'en sortir avec un peu de volonté. Ce n'est pas en passant ses journées à demander de l'argent dans la rue ou à critiquer ceux qui essaient de les aider qu'ils avanceront.

La vérité, c'est que certains se plaignent beaucoup, mais n'acceptent pas la main qu'on leur tend. Nice est une ville où les ressources existent, mais elles doivent être utilisées de manière responsable, et pas juste pour entretenir une mentalité d'assisté. »

*Ce témoignage reflète une vision controversée et pose la question du rôle des institutions et de la responsabilité individuelle dans la gestion de la précarité.*

**CLAIRE**

# JADE

Témoignage de Jade, 32 ans, femme trans et sans domicile fixe à Nice

« Je m'appelle Jade. J'ai 32 ans, je suis une femme trans, et je vis dans la rue depuis presque trois ans. Je pensais qu'à Nice, une ville réputée pour être ouverte et progressiste, je pourrais trouver un peu de soutien. Mais je me trompais. Ici, c'est comme partout : si tu ne corresponds pas aux bonnes cases, tu es rejetée. Les services sociaux m'évitent ou me renvoient d'un bureau à l'autre, comme si personne ne voulait s'occuper de mon cas. Dans les centres d'accueil, j'ai essayé d'aller plusieurs fois, mais on me regarde de travers, on murmure que "je dérange" ou que "je suis bizarre". Je pensais que les associations LGBTQIA+ m'aideraient. Après tout, je suis trans, et qui mieux qu'elles pourraient comprendre mon parcours et mes difficultés ? Mais même là, j'ai été rejetée. Ils organisent des événements, des débats, des soirées, mais quand tu es dans la rue, ils n'ont rien pour toi. Une fois, je suis allée dans un centre LGBT local pour demander de l'aide. On m'a accueillie avec des regards gênés. Une bénévole m'a dit qu'elle ne savait pas quoi faire pour moi et qu'il fallait que je m'adresse aux services sociaux classiques. Même là, je suis invisible.

Les gens dans la rue ne sont pas meilleurs. Ils se moquent de moi, m'insultent, me crachent dessus. "Monstre", "travelo", "tu fais peur" – c'est ce que j'entends tous les jours. Parfois, j'aimerais disparaître pour ne plus subir tout ça. Même parmi les autres sans-abris, je suis seule. Je suis "trop différente", trop étrange pour eux. Je n'ai plus d'espoir. Quand tu es trans, homosexuelle, pauvre, et que tu vis dans la rue, il n'y a aucun endroit où tu peux te sentir en sécurité ou acceptée. Ils parlent d'inclusion, de tolérance, mais tout ça c'est pour les vitrines, pour ceux qui ont déjà une place dans la société. Moi, je suis juste une ombre, une ombre qui dérange et qu'on préfère ignorer.

*Le témoignage de Jade montre une double exclusion : celle de la précarité et celle de la transidentité, dans un monde où les promesses de solidarité ne s'étendent pas à tous.*

Ce que je vois, c'est un échec, un échec lamentable. Tout est faux ici. Il n'y a pas de respect, pas de considération. Au Danemark, ils auraient déjà trouvé une solution pour moi. Là-bas, ils auraient vu qui je suis vraiment. Pas juste un visage perdu dans la foule. Ici, ils ne comprennent pas. Ils pensent que je suis... comme eux. Mais ce n'est pas vrai. Je suis différente. Je ne suis pas de ces gens qui se contentent de survivre, qui acceptent d'être traités comme ça.

Je sais que tout ça, c'est temporaire. Je vais me sortir de là. Je suis Ingrid. Je viens d'un pays où on respecte les personnes. Un pays qui sait traiter les siens. Ce n'est qu'une mauvaise passe, rien de plus. Je ne suis pas une SDF. Non. Je suis une voyageuse en difficulté, voilà tout.

# LAËTITIA

Témoignage de Laëtitia, 20 ans, ancienne SDF réintégrée grâce à la Ville de Nice

« J'ai 20 ans, j'ai vécu dans la rue. Ce n'est pas facile d'en parler, mais aujourd'hui, je veux témoigner pour montrer qu'on peut s'en sortir, surtout quand on est aidée. Si j'en suis arrivée là, c'est à cause de mon mari. Il venait d'un autre pays, et dès notre mariage, il a commencé à m'humilier, à me contrôler, à me frapper. Il n'avait aucun respect ni pour moi, ni pour les valeurs de la France. J'ai fini par fuir, sans rien, juste pour sauver ma peau.

Quand je suis arrivée à Nice, je n'avais plus rien. Au début, c'était très dur. La vie dans la rue, c'est violent, humiliant, surtout quand on est une femme. Mais j'ai eu la chance de rencontrer des travailleurs sociaux qui m'ont tendu la main. Ils ont vu que je voulais vraiment m'en sortir. On m'a accueillie dans un centre où les conditions étaient correctes. Là-bas, ils m'ont écoutée, orientée, et, petit à petit, on a mis en place des solutions.

Après quelques mois, grâce à l'accompagnement de la mairie et des associations locales, j'ai obtenu un logement et je pense que c'est surtout par ce que j'étais enceinte aussi. Je n'y croyais pas. Enfin un toit, un endroit où je pouvais me sentir en sécurité et recommencer à vivre. Ils m'aident aussi à me réinsérer professionnellement, avec des formations et des aides pour retrouver un emploi. Je bénéficie de toutes les aides possibles, et je suis vraiment reconnaissante pour cela. Je sais que j'ai eu de la chance. Peut-être qu'ils ont vu en moi quelqu'un de réintégré, une personne qui n'avait juste pas eu de chance, et qui méritait une deuxième chance. Je suis blanche, je suis gentille, et peut-être que ça a joué, mais je ne veux pas m'attarder sur ça. Ce que je veux dire, c'est que, parfois, les services fonctionnent vraiment, et qu'on peut s'en sortir quand on est aidé. Aujourd'hui, je reconstruis ma vie. Je ne suis plus seule, et j'ai de l'espoir pour l'avenir. J'espère que d'autres femmes dans des situations comme la mienne pourront recevoir la même aide. Parce que personne ne devrait rester dans la rue à cause de quelqu'un qui a détruit sa vie. »

*Le témoignage de Laëtitia met en lumière les possibilités de réinsertion pour certaines personnes vulnérables, mais il soulève aussi des questions sur les critères implicites d'aide et de prise en charge.*

# MOUSSA ADIL MARIA

Témoignages de Moussa, Adil et Maria, migrants à Nice

Moussa, 34 ans, originaire du Mali

« Je suis à Nice depuis un an. Tout ce que je veux, c'est apprendre le français pour trouver un travail et construire ma vie ici. Mais c'est presque impossible. Il y a une petite association qui donne des cours, mais ils n'ont pas beaucoup de moyens. Les bénévoles font ce qu'ils peuvent, mais il n'y a pas assez de places pour tout le monde. Je me suis inscrit, mais j'ai dû attendre des mois avant de commencer. Pendant ce temps, j'ai cherché d'autres cours. J'ai entendu parler de programmes financés par la mairie, mais quand je suis allé voir, on m'a dit qu'ils étaient complets ou que les cours n'étaient pas sérieux. Plusieurs amis à moi y sont allés, et ils m'ont raconté qu'il n'y avait presque pas de vrais professeurs, juste des gens qui lisaient des textes sans expliquer. Pourtant, ces associations reçoivent beaucoup d'argent. Où va cet argent ? On a l'impression qu'il sert plus à enrichir des gens qu'à nous aider. »

Adil, 27 ans, originaire d'Algérie

« Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi la mairie ne soutient pas les associations qui travaillent vraiment. L'association où je vais pour apprendre le français n'a presque rien : pas assez de locaux, pas de matériel, pas de profs payés. Les bénévoles sont formidables, mais ils sont débordés. Par contre, je vois des associations financées par la mairie qui annoncent des cours, mais c'est du vent. Un de mes amis a suivi ces cours, et il m'a dit que c'était une blague : des séances annulées, des fiches mal préparées, et personne pour répondre à ses questions. La mairie préfère financer des choses inutiles ou donner des subventions à des associations proches des élus. On voit bien que ce n'est pas pour nous aider. Tout ce qu'on demande, c'est d'apprendre le français pour pouvoir travailler et vivre dignement. Pourquoi c'est si compliqué ? »

Maria, 22 ans, originaire de Somalie

« Quand je suis arrivée à Nice, je pensais que je pourrais rapidement apprendre le français. Mais c'est plus difficile que je ne le croyais. Je suis motivée, je veux m'intégrer, mais sans parler la langue, tout est bloqué. J'ai essayé de trouver des cours gratuits. L'association où je vais est formidable, mais elle est débordée. Ils m'ont dit qu'ils n'ont pas de soutien de la mairie, qu'ils fonctionnent uniquement avec des dons et l'énergie des bénévoles. Ce qui me choque, c'est que la mairie finance d'autres associations qui ne font rien de concret. J'ai entendu dire que ces associations sont dirigées par des proches des élus. Ce n'est pas juste. Pourquoi ne pas donner cet argent à ceux qui travaillent vraiment ? On ne demande pas grand-chose, juste des cours pour pouvoir vivre normalement ici. Apprendre la langue, c'est essentiel, et c'est aussi un droit. »

*Ces témoignages montrent l'urgence d'un soutien réel aux associations efficaces et engagées, et soulignent les frustrations des migrants face à des financements perçus comme mal alloués. Ils illustrent une volonté sincère d'intégration, entravée par des choix politiques et des intérêts locaux.*

Témoignage de Sandrine, 42 ans, employée dans un centre d'accueil pour SDF à Nice

« Je travaille depuis sept ans dans un centre d'accueil pour sans-abris à Nice, et si j'ai appris une chose, c'est que l'accès à des cours de français est crucial pour aider ces personnes à se reconstruire. Que ce soit pour des migrants ou des personnes françaises en situation de précarité, maîtriser la langue permet de retrouver une dignité, de se débrouiller dans les démarches administratives, et surtout, de pouvoir envisager un avenir professionnel.

Mais aujourd'hui, les choses ne sont pas faites correctement. Les cours de français sont souvent déconnectés des besoins réels. Il y a des associations qui annoncent des formations, mais on sait très bien qu'elles ne fonctionnent pas. Les horaires sont absurdes, les professeurs ne sont pas formés, et les participants abandonnent rapidement, découragés par le manque de sérieux. Cet argent public, qui pourrait vraiment faire une différence, est gaspillé dans des projets qui ne tiennent pas la route, gérés par des structures où les responsables ont des liens évidents avec les élus. Pendant ce temps, une association, qui fait un travail incroyable, ne reçoit aucun soutien institutionnel. Il nous propose des cours de français directement adaptés aux besoins des personnes en difficulté, avec de vrais professionnels, motivés et compétents. Ils viennent même dans les centres pour offrir des leçons à ceux qui ne peuvent pas se déplacer. Ces cours sont organisés à des horaires accessibles et dans un cadre bienveillant, ce qui est essentiel pour des gens souvent traumatisés et méfiants. Mais cette association fonctionne uniquement grâce à l'énergie et la détermination de son équipe. Pas un euro de la mairie ne les aide, ni de personne d'ailleurs, département région ou état il faudrait que les cours de français soient intégrés directement dans les centres d'accueil, là où les gens sont déjà, comme eux proposent. C'est là qu'ils se sentent en sécurité, et c'est là qu'on peut les toucher sans les perdre en chemin. Il faut des professionnels, pas des amateurs parachutés là pour faire joli sur des rapports.

C'est frustrant de voir des moyens disponibles être mal utilisés, alors qu'on sait ce qui fonctionne. Si on veut vraiment aider ces personnes, il faut arrêter de financer des associations fantômes et soutenir celles qui, comme celle-là, sont sur le terrain pour de vrai. »

*Ce témoignage souligne le gâchis des ressources publiques et appelle à une révision des priorités pour un impact réel sur la vie des SDF et des migrants.*

Témoignage d'Ali, 29 ans, migrant tunisien sans-abri à Nice

# ALI

« Je m'appelle Ali, j'ai 29 ans et je viens de Tunisie. Et je vis dans la rue à Nice. Ce n'est pas facile, mais heureusement, il y a des endroits où on peut souffler un peu. Les accueils de jour et de nuit de la ville m'ont vraiment aidé. Le personnel est bienveillant, toujours à l'écoute. Ils ne te jugent pas et essaient de faire de leur mieux avec ce qu'ils ont. Quand tu es dehors, juste le fait qu'on te regarde avec respect, qu'on te parle comme à un être humain, ça compte énormément.

Mais voilà, leur travail est limité, et ce n'est pas de leur faute. Ils me disent souvent qu'ils manquent de moyens, que tout est compliqué à cause des décisions prises "plus haut". Les équipes sont débordées, et il y a tellement de besoins qu'ils n'arrivent pas à tout gérer. Une fois, une employée m'a confié que les subventions sont coupées petit à petit, et qu'ils doivent faire toujours plus avec toujours moins.

Ce qui me met en colère, ce sont les promesses des élus et du maire. Ils disent qu'ils veulent aider les sans-abris, les migrants, qu'ils investissent dans des programmes pour nous sortir de la rue. Mais la réalité, c'est qu'on ne voit rien de tout ça. Ils organisent des visites, des conférences, mais une fois que les caméras sont parties, rien ne change. Je dors dehors presque toutes les nuits parce que les places manquent dans les centres. Et quand je demande des cours de français ou de l'aide pour chercher un travail, on me répond que c'est compliqué, qu'il n'y a pas de budget ou pas de solutions.

J'ai quitté mon pays pour chercher une vie meilleure. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit facile, mais ce que je vis ici, c'est l'indifférence de ceux qui ont le pouvoir de changer les choses. Ce sont les travailleurs sociaux qui portent tout sur leurs épaules, et on sent qu'ils sont épuisés. Mais la mairie, les élus, ils restent loin de notre réalité. Nice est une belle ville, mais pour nous, ceux qui n'ont rien, elle est pleine de promesses creuses et de portes fermées. »

*Le témoignage d'Ali met en lumière la dichotomie entre la dévotion des équipes sur le terrain et l'inaction ou le manque d'engagement réel des responsables politiques, qui ne traduisent pas leurs promesses en actions concrètes.*

Témoignage de Samir, 41 ans, migrant à Nice

« Je m'appelle Samir, j'ai 41 ans, et je suis arrivé à Nice il y a deux ans dans l'espoir de re-construire une vie. Mais je ne savais pas que la partie la plus difficile serait de faire reconnaître ma situation de manière légale. Les démarches administratives, c'est un vrai labyrinthe. Tout est compliqué : obtenir un rendez-vous, comprendre les papiers à remplir, répondre aux exigences... Et quand tu ne maîtrises pas bien le français, c'est encore pire. Heureusement, j'ai croisé des personnes qui m'ont tendu la main. Il y a des assistants sociaux qui m'ont vraiment aidé à avancer. Ce sont souvent eux qui expliquent les procédures, prennent le temps de m'écouter, et me guident. Pareil pour certains agents de la CPAM ou de la CAF : ils pourraient juste m'envoyer balader, mais non, certains se montrent patients et compréhensifs. C'est grâce à eux que je peux espérer obtenir une couverture santé ou une aide minimale pour survivre.

## SAMIR

Mais je dois dire que le soutien le plus précieux, je l'ai trouvé auprès d'une association qui vient directement dans les accueils de jour et de nuit. Ils ne reçoivent aucun soutien des institutions, mais ils sont là pour nous, sur le terrain. Chez eux, j'ai trouvé des gens qui connaissent vraiment les démarches administratives, qui savent comment nous orienter et qui ne nous laissent pas tomber. Ils ne comptent pas leurs heures, et tout ça sans aucun financement public. C'est de l'engagement. Ce qui me met en colère, c'est qu'il y a d'autres associations qui prétendent aider, mais qui n'y connaissent rien. Elles se disent spécialisées dans l'accompagnement des migrants, mais quand tu vas les voir, tu te rends compte qu'elles ne comprennent même pas le système ou qu'elles ne te proposent rien de concret. Pourtant, ces associations-là reçoivent des subventions et sont soutenues par la mairie. Comment est-ce possible que des structures comme celle-là, qui travaillent vraiment pour nous, soient complètement laissées de côté ? Je veux remercier ceux qui m'aident, ceux qui croient en nous et nous donnent les outils pour nous en sortir. Mais je veux aussi dire qu'il faut changer les priorités. Les belles promesses ne suffisent pas. On a besoin de vrais moyens pour avancer, pour régulariser nos situations et pour commencer à construire quelque chose. Ce n'est pas juste un papier qu'on demande, c'est une chance de vivre dignement. »

*Le témoignage de Samir souligne les défis administratifs auxquels les migrants font face, l'importance des acteurs compétents et engagés, et l'injustice des financements mal dirigés.*

# RAYANNE

Témoignage de Rayane, 50 ans, migrant et homosexuel à Nice

« Je m'appelle Rayane, j'ai 30 ans. Je suis homosexuel, et migrant. Je pensais qu'en venant en France, et surtout dans une grande ville comme Nice, je trouverais un peu d'accueil et de compréhension. Mais ici aussi, je suis rejeté de partout.

Dans la rue, c'est l'enfer. Les insultes, les moqueries, parfois même les coups. On me dit que je fais peur, que je suis bizarre. Certains ne comprennent pas ce que je suis, d'autres le comprennent trop bien et me le font payer. Mais ce qui me fait le plus mal, c'est que même les endroits censés être faits pour aider des personnes comme moi m'ont fermé leurs portes.

Les services sociaux ? J'ai essayé. Mais on m'a baladé de bureau en bureau, on m'a dit qu'il y avait d'autres urgences avant moi. Parfois, j'ai juste senti qu'ils ne savaient pas quoi faire de moi. J'ai dormi dehors des semaines entières parce qu'aucun centre ne voulait m'accueillir. Dans certains foyers, on m'a clairement fait comprendre que je dérangeais, que je n'étais pas "dans la bonne case".

Les associations censées aider les migrants ? J'ai poussé leurs portes, mais beaucoup ne s'intéressent qu'aux cas "simples". Moi, je suis un problème, un mélange qui ne rentre dans aucune catégorie. On m'a écouté poliment, puis on m'a laissé repartir sans aucune solution.

Les centres LGBT ? J'y croyais, vraiment. Mais même là, je n'ai pas trouvé ma place. Je suis trop "étrange" pour eux aussi. J'ai senti les regards gênés, les silences qui veulent dire "on ne sait pas comment t'aider". J'ai demandé du soutien, ne serait-ce que pour un logement d'urgence, pour une mise en contact avec des personnes qui pourraient comprendre. Mais rien. Ils sont là pour une communauté bien précise, et moi, je n'en fais pas partie.

Alors je suis seul. Seul avec cette impression d'être un fantôme, un être dont personne ne veut. À Nice, on aime bien parler d'inclusion, de tolérance, de solidarité. Mais ce ne sont que des mots pour ceux qui peuvent encore se fondre dans une norme. Moi, je n'ai droit qu'à l'oubli et au mépris.

Je n'ai plus d'espoir. Même ceux qui prétendent défendre les plus vulnérables ne veulent pas de moi. Alors à quoi bon ? »

*Le témoignage de Rayane montre une exclusion systémique : à la fois rejeté par la société, par les services sociaux et même par les milieux qui prônent l'inclusion. Un regard brutal sur les limites de la solidarité en théorie et en pratique*

# PIERRE

Témoignage de Pierre, 62 ans, sans-abri à Nice depuis 17 ans

« J'ai 62 ans, et ça fait 17 ans que je vis dans la rue. Avant ça, j'avais une vie "normale". Un boulot, un toit, une femme. Et puis un accident de la vie, la descente, et plus rien. Quand j'ai perdu mon travail, j'ai vite compris que dans ce pays, quand tu tombes, personne n'est là pour te relever. Après j'ai fait des bêtises, j'ai usurper l'identité de mon frère, c'est pas bien.

Ça fait trente ans que je vois la situation empirer dehors. Avant, il y avait encore un peu d'humanité, un peu de solidarité. Aujourd'hui, tout s'est dégradé. La ville ? Elle ne fait plus rien pour nous. Ils préfèrent masquer la misère plutôt que la combattre. On nous chasse, on nous éloigne du centre, on installe des bancs avec des accoudoirs pour qu'on ne puisse pas s'allonger, on met des arrêtés pour nous interdire certains endroits. Plutôt que de nous aider, on nous traite comme un problème à éliminer.

Le département, l'État ? Pareil. Des promesses, des discours, mais sur le terrain, il ne reste plus rien. Les aides sont de plus en plus dures à obtenir, les démarches de plus en plus compliquées. Avant, on pouvait encore espérer un peu d'accompagnement. Aujourd'hui, il faut se battre pour avoir juste une douche chaude ou un repas correct. Les centres d'hébergement sont saturés, et les conditions sont parfois pires que la rue.

Heureusement, il reste quelques bonnes âmes. Des bénévoles, des associations indépendantes qui continuent à nous tendre la main. Sans eux, on crèverait encore plus vite. Ce sont les seuls qui nous regardent encore comme des êtres humains. Mais ils sont peu, et ils manquent de moyens, pendant que d'autres structures, bien en place, touchent des subventions pour faire semblant d'aider. La vérité, c'est que la précarité, plus personne ne s'en soucie. On nous a oubliés. On nous tolère tant qu'on reste invisibles. Mais un jour, cette misère explosera à la figure de tout le monde. Parce qu'on est de plus en plus nombreux dans la rue, et que ceux qui pensent être à l'abri aujourd'hui ne réalisent pas à quel point ça peut aller vite.

Moi, je n'attends plus rien. Je survis, jour après jour. Mais j'aimerais juste que les gens comprennent qu'on n'a pas choisi cette vie. Et que la vraie honte, ce n'est pas d'être pauvre. C'est d'ignorer la pauvreté. »

*Le témoignage de Pierre reflète une réalité brutale : l'aggravation de la précarité, l'abandon des institutions et la disparition progressive de l'humanité dans la prise en charge des plus démunis. Un cri d'alarme, mais surtout un constat amer sur l'évolution de la société.*

*Ce monde est violent*

Des vrais cours de français

**Je veux un toit**

JE SUIS FATIGUÉE

*Je veux des sous*

JE VEUX UNE

MAISON

**il y de plus en plus de femmes dans la rue**

*J'AI FROID*

JE VEUX POSER MES AFFAIRES  
QUELQUE PART

**Je veux de l'argent**

**ON VEUT DU  
VRAI CAFÉ**

Je veux vivre  
normalement

**Du**

**nutella**

**JE VEUX UN TRAVAIL**

**Je veux une femme**

**Association NAGA**

**www.nagapanik.fr**

**06 08 26 74 77**

**naga.panik06@gmail.com**

**Instagram, Thread,  
Mastodon, Bluesky :  
NAGAMEDIAS**

**Facebook, TikTok,  
YouTube, X :  
NAGAPANIK**

**Un grand merci à tous les  
acteurs de ce projet, et en  
particulier le C.C.A.S de la  
ville de Nice, les associations  
qui se battent tous les jours  
sur le terrain, les bénévoles et  
à tous ces HUMAIN.E.S  
avec qui nous avons discuté et  
refait le monde.**

